

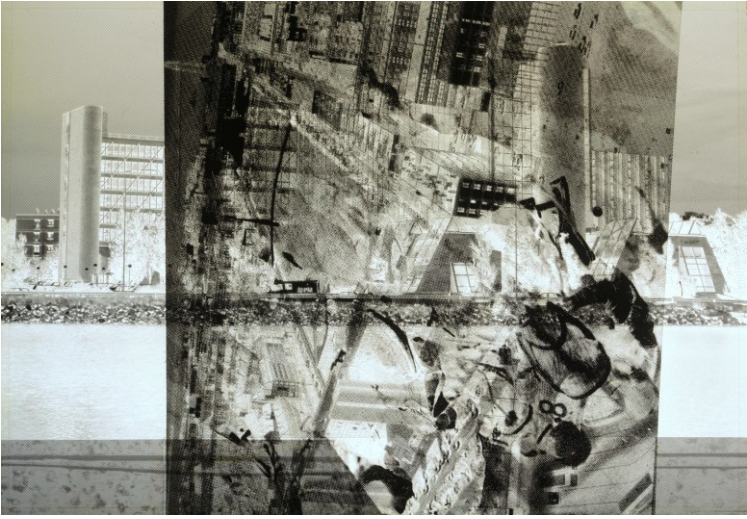


Vitraux (1994/1998)

Rue Alain Barbe Torte, entre 1994 et 1998, dernière décennie AVANT INTERNET, avant le téléphone mobile, on passe encore des heures au balcon à regarder les travaux ou les mobylettes qui chutent, surtout les soirs de pluie, quand la roue avant se prend dans les rails des anciens tramways ou wagons d'acheminement vers la gare centrale, désaffectée.

Boulevard de la Prairie aux Ducs, il ne se passe rien. Ce sont des pavés interminables et ces hautes grilles rouillées où se prennent les ronces, les sacs plastiques, les emballages de Mars ou Pastilles des Vosges en version délavée, depuis plus de quatre ans Les jours de chance on bute sur un préservatif, une calculatrice écrasée, une pile 1,5 Volts gonflée à l'acide. J'aime ces vestiges, qui parlent un langage secret, à qui n'a d'autre but dans la vie que de s'accoupler aux déchets, aux chaînes rouillées qui barrent les maisons

Aucune tête politique ou immobilière n'est encore venue planter son nez aux franges de mon empire, fait de rêverie et d'ennui, de marches interminables aux frontières de nulle part. Au-dessus des pavés, des larges trottoirs



non bitumés, le ciel est gris et je n'en ai jamais connu de plus doux, de plus industriellement désolés : sentiments à la dérive, mécanismes usés. Je crois que le réalisme, bien compris est une discipline d'aliénation volontaire, le réalisme est un voyage (Saison en enfer ?)

Au bout de ce boulevard, on trouve encore les tas de pièces en métal rouillé, qu'il est dangereux d'escalader, certains avoisinent les dix mètres de haut. Ces tas de pièces industrielles démantelées ainsi que les fameuses grues portuaires, jamais je ne les aurais photographiées. Car entrer en poésie c'est comme entrer dans la Légion : on dit au revoir à sa famille, à ses amours, à sa vie même. On ne peut plus se compromettre. Aussi, au même titre que pour les armes de troisième catégorie, se servir d'un appareil photo devrait nécessiter un permis.

Quand passent les poids lourds sur le boulevard, notre chambre et tout l'immeuble remuent sur les sables. Le 19 est un ancien hôtel, on a laissé le papier peint d'époque, petites fleurs bleues semblables aux motifs sur les blouses des personnes âgées. Les projections des phares en découpes mobiles, les nuits d'insomnie, s'y fondent à merveille, les clairs de lune aussi.



Souvent, je suis hanté par la solitude des voyageurs de commerce, ou encore par les scènes inavouables qui ont marqué ces lieux. Au rez de chaussée, le petit café existe encore, ça sent la moustache, le Pastis et bien entendu le tabac froid. C'était AVANT l'ère où toute personne respectable vous demande d'aller fumer à la fenêtre ...

D.H et moi fumions beaucoup, les touches de la machine, une Consul, en étaient devenues jaunes. Entre les touches, tout un monde de débris qui étrangement ne compromettait pas la fluidité de la frappe. Toute la sainte semaine et des mois durant, peut-être des années, j'écrivais sur la Nouvelle Photographie ou le Cinéma Immobile, écharpant souvent, faute d'autres distractions, un milieu de l'art déjà complètement bouché.

La nuit, on entendait parfois les trains de marchandises et l'effet acoustique, la nature de ce son étaient des plus troublants, pour un ensemble de raisons qui ne se trouvait qu'ici : ces trains semblaient particulièrement lourds et chargés, mais encore ils avançaient très lentement car la voie à quelques mètres de l'immeuble, entourée de friches, tournait avec un angle fort, ce qui occasionnait des stridences, des effets de phase et d'écho, des tremblements lourds et de longues plaintes



sifflées que j'aurais aimé conserver dans un flacon. Hélas, rien ne permettait de trouver le matériel apte à réaliser une telle capture, d'autant qu'on ne savait jamais quand ces trains allaient passer.

Il est possible que j'aie tenté une fois de cacher un magnétophone entre les rails en espérant le passage du train, couru en trombe la chemise mal ajustée pour tenter un enregistrement mais je ne me souviens pas, je me souviens juste avoir été hébété par la puissance évocatrice de ces trains, phonographie épouvantable déclinant les images. Au passage, ce détail est à compter parmi les quelques chocs qui à mon insu ont très probablement inséminé le futur projet de station expérimentale de radiodiffusion.

Le boulevard Victor Hugo, la place République faisaient partie eux aussi des derniers faubourgs de la ville, avec une population prolétaire assez âgée pour ne pas dire abîmée, se mêlant à la pègre, celle des bars à entraineuses, des boîtes mal fréquentées, avec un peu plus loin des logements sociaux aux façades noircies, où l'ordure et les odeurs de détergent formaient un cadre idéal pour les suicides, les dépressions et les crimes.



Les gens jetaient tout par les fenêtres, la voie ferrée y passait aussi, en contrebas. Plus tard, un ami s'est vu affecté dans ces lieux. Il était fou, hanté. Son voisin aussi était fou. C'étaient des hurlements, tout au long du jour.

Un soir d'hiver, j'ai réalisé sans le vouloir un portrait de cet ami : pied d'arbre noirci, coupé net à la façon d'une souche, densité sombre soutenue d'aplats neigeux, petite neige urbaine avant la contamination, jeux de lignes et de contrastes à la lumière déclinante, noirs d'encre tirant sur le bleu, tels des accords de piano, les lignes d'un visage, quoique nul visage n'y paraissait. Ainsi naissaient les quelques travaux justifiant les bases d'un rapport neuf à la photographie, où vingt propositions suffisent, aux soirs de la vieillesse, aux honneurs, à l'oubli, l'enfer d'avoir aimé, avoir pensé pour personne. L'obsession du vers parfait : en ferait fuir plus d'un ...

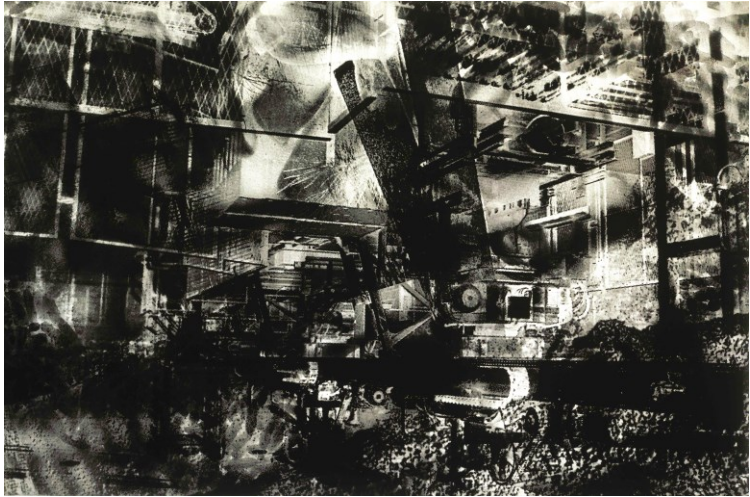
Ce boulevard en tous cas, tout en poussière, tout en sommeil, avec ses briques EDF, ses façades grises, ses dessous de ponts crasseux, m'était un cadre idéal pour de tels foudroiements.



Lorsqu'il n'y a rien à voir tout peut se révéler. Je stoppais devant un poteau, méditais de longues minutes sur qui l'avait posé, ses mains, sa vie. Je le contournais pour examiner la visserie, cherchant des angles, des signes sans destinataire ... Partout, on a aimé, on a voulu.

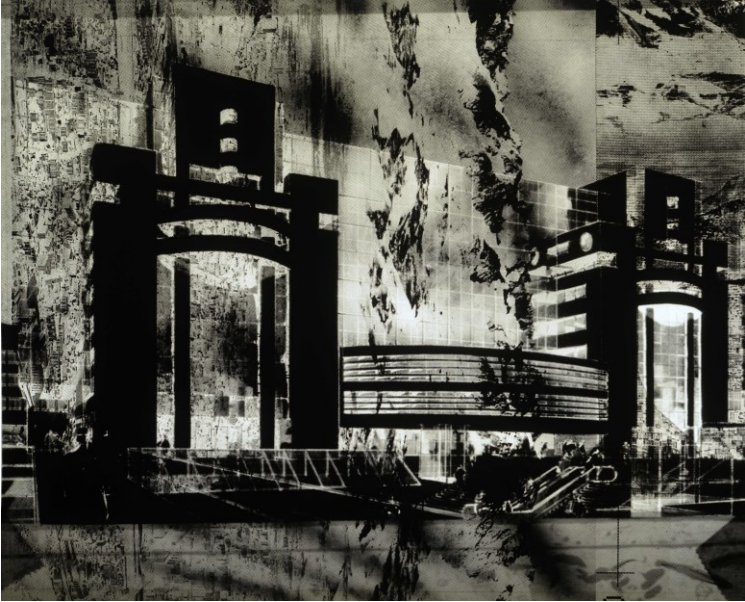
Au pied de l'immeuble, à trois pas, une agence de communication ou de reprographie, aux abondantes poubelles. Pas bien compris la nature exacte de cette entreprise, n'ayant jamais levé les yeux pour lire le grand panneau. Si les vieux peintres déterraient les cadavres pour explorer la couleur des chairs, les secrets de l'anatomie, ici le matériau précieux sortait des contenaires au couvercle bleu : essais de papeterie usée, cartonnages multicolores, consommables informatiques, cartouches de tonner, supports audio visuels : une manne !

J'appréciais particulièrement les photocopieurs en rade, après une longue histoire avec ces machines. Nous les transportions presque à pieds, quand il fallait une grue pour les soulever. Je me souviens d'une fois où posé à l'arrière d'un vélo, face au Salon Mauduit, celui-ci s'était plié en deux. A chacun ses mythologies.



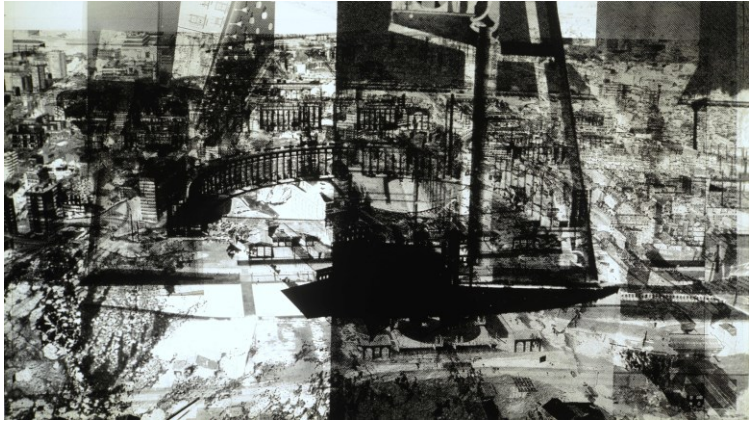
Alors je remontais chez nous, par ce couloir d'une étroitesse invraisemblable, chargé de surprises vomies par le monde de la publicité locale : VHS «Station d'épuration Angoulême Franjus » visionnée religieusement : le retraitement des déchets par passes successives, grands bassins d'eaux boueuses touillées par des hélices, sur une musique au séquenceur type années 80. Outre les marqueurs à l'agonie, les cassettes C-15 aussitôt recompilées, une myriade de transparents utilisés pour la reprographie a particulièrement retenu mon attention, car ces images tramées une fois juxtaposées donnaient un effet moiré, variant selon la lumière.

Surtout, ces planches montraient les plans d'un urbanisme futur, par un ensemble de vues à la frontalité puissante, l'urbanisme même qui s'apprêtait à nous engloutir, imposant partout la technologie et l'esthétique du neuf au détriment des cafés jaunis, des friches et toutes zones où la poésie pouvait encore s'accrocher. Pourquoi le neuf est-il toujours froid, vaguement arrogant ? Le génie humain ne peut-il pas s'employer à fabriquer des univers déjà abîmés, stratifiés, sédimentés aux émotions anciennes ? Autrement dit, y a-t-il une vie après la naissance ?



Scotch et ciseaux, table lumineuse, cutter et plaque de verre : le paradis des âmes photographiques, que la seule promenade et l'errance laissent au vide ou à l'attente, la chance optique de jours meilleurs. Autant mettre le monde à ses pieds, quand celui-ci n'offre rien de plus enviable que l'insolence de son retrait, sa décevante réserve. Et c'est bien là, à ce croisement précis que la poubelle et ses mystères arrivent pour vous sauver. C'est dans ce contexte, orbital, intime, dégagé de tout sauf d'une obsession pour l'enfer que je réalisai ces vingt planches en forme de vitraux, collisions compliquées traduisant entre autres une longue fréquentation d'univers musicaux peu courus, ceux-là même que je partageais avec mon ami fou – probablement à ce jour totalement aliéné.

Enfin, puisque les critiques s'en moquent, que de ce fait on est presque suspect d'avoir à piétiner dans le commentaire sur soi, il m'importe tout de même de préciser pour qui veut que ces travaux ne sont pas inspirés des peintres futuristes ou inventeurs de renom comme Man Ray en passant par l'aventure cubiste mais bien par une contre-culture que les Musées et les institutions ont eu la bonne idée de ne toujours pas comprendre.



Un art qui chante et qui éclate telle une grenade dans la nuit des tranchées devrait être aujourd'hui immédiatement détecté, d'autant qu'on ne se rue plus dans les églises pour extraire le mal et calmer les fièvres mais dans les expositions, pour réfléchir ou piétiner face à des moniteurs vidéo et autres absurdités *sensibles*, chaussures coupées en deux, marteaux de plumes, barbapapas sexués : la belle affaire !

Au grand contraire il s'agit par chez nous d'assainir l'âme par une décharge de feu et que l'esprit craque enfin, ou comme le clamait un certain Friedrich Nietzsche, faire état d'une pensée qui danse mais distraitement, tout en pensant à autre chose ...

Julien Mérieau, Avril 2019

